



Agrippés à la vie

SILVIA HÄRRI

*mais la peau / a sa mémoire / nous nous
serrons / pour ne pas oublier
(H. Meschonnic, Voyageurs de la voix)*

Ils disaient maldonne malchance c'est malfait, Madame.
Elle pensait marelle marguerite et massepain.
Ils parlaient matrice maladie malformation
elle rêvait margelle et madeleine elle rêvait matin
ma terre merveille mappemonde.
Ils répondaient matraque massicot machette ou matelas
elle mâchait macaron maracas magie
magma marionnettes madrier.
Ils marmonnaient malaise macération
marteau masse mastodonte ils maugréaient
marbre mastic maturation pulmonaire
elle murmurait marin ou matière ma main marjolaine et jardin.
Amer amer c'est une malédiction.
Mère mère marelle marguerite.

Ils disaient maldonne, Madame
elle pensait Maman.

Ses doigts se prennent aux fleurs turquoise de son chemisier, puis elle les glisse
là où quelque chose pousse sous le nombril, affleure doucement. De sa paume, elle
caresse ce qui frémit, éclat de vie sans nom encore, aux contours incertains, pulsation
souterraine.

Pourtant elles sont toujours là, les blouses. Dans les couloirs, dans l'ascenseur,
plus nombreuses que dans les cauchemars. Elles la guettent encore, tapies derrière la
porte qui se referme dans un claquement sec. Franchir le seuil de la pièce, un vœu noué
au creux du ventre, silencieux et lancinant.

Elle est prise au piège des vapeurs de désinfectant, des serres métalliques du lit,
de ce blanc, voutour qui rôde et souille l'univers. Sauf toi et moi, prie-t-elle tout bas.
Que les rapaces se muent en colibris, que les murs de cette salle où elle attend (quoi, au
juste?) s'écartent pour laisser au moins une infime ouverture.

Croiser les doigts.
Tout va bien, tout va toujours bien, tout va toujours bien jusqu'à.

Une coche dans le calendrier, une autre, le filigrane d'un visage. Sous les dates,
une esquisse en traitillés par-dessous l'encre des chiffres ou alors encoches dans le
bois, spirales, cercles concentriques comme ceux de l'eau frappée par un caillou.
Talismans ou signes chamaniques entrelacés à la croyance folle qu'à force de traits, de
cercles ou d'entailles se trace le chemin vers lui, figure énigmatique.

Et perceptible, à peine.

Dedans déjà, on lui fait écouter Bach, Brassens et Mozart.

Il paraît que Mozart rend joyeux, Bach intelligent et Brassens immortel. Alors lui
faire entendre, d'entre ses clapotis, des fragments de voix ou d'instruments, irriguer sa
vie de notes, de tempo et de soupirs. Parce que la musique, elle aussi, coule dans le
cordon, l'enroule et le déroule comme un galet pris par les vagues. Une symphonie
pour la palpitation d'un cœur, une double-croche pour un de ses sauts périlleux, un
concerto pour dégager les poumons. Quelques mots susurrés sur une guitare, c'est un
gramme de plus à son poids de plume.

De jour en jour, de mineur en majeur, de saccade en saccade, sans discontinuer.
D'une plume à l'autre, à pas de loup il glisse
vers ce que l'on ignore.

C'est pourtant vrai. Le cahier se vide à mesure que le ventre grossit. La plume se
tait, la page demeure blanche d'avril à novembre. Désert, silence, champ de neige
aveugle sous ses doigts qui n'ont plus rien à étreindre.

Seule l'écriture fébrile et sourde du sang, de ce corps qui avale tout et laisse sans
voix.

Un bout de pièce.
La maison est trop petite pour qu'il y ait une chambre. On choisit l'alcôve du
salon, cent fois en rêve on l'a meublée, on a feuilleté des catalogues, dressé la liste de ce
qu'il faudrait acheter, le berceau, la parure de lit, le mobile, les décorations pour le mur,
les doudous, le chauffe-biberon, les couches. Tous ces objets si souvent brodés dans
l'esprit comme sur une tapisserie aux couleurs flamboyantes.

Un bout de pièce. Qui reste vide. Au fil des mois le demeure. On n'ose pas
l'apprêter. Encore vide, la veille encore.

Même quand il n'y aurait plus rien à craindre, nos mains pétries d'attente
suspendent le geste. À peine ose-t-on regarder la chambre, et encore, pas trop.

On ne voudrait pas mourir d'espoir.

Des rideaux, des rideaux partout, des rideaux pour tout le monde. Aussi pâles que
les blouses. Se cacher derrière leurs plis comme toutes ces autres arrivées avant.
Derrière l'un d'eux, ça parle péridurale, ça parle blocage du souffle, contractions,
respiration en petit chien. Derrière un autre, ça ne parle plus, ça gémit en rafales.

Alors c'est cela, ce calvaire sans mots qui se confond en cris, ce mugissement de
vache qu'elle entend sans voir, qu'elle attend sans voir, cette bordure de l'existence
lacée à quelque chose d'autre? Alors c'est cela, ce rôle d'animal blessé qui hurle à la
mort, cette menace affûtée plus tranchante qu'un scalpel?

Peut-être que ça ne peut pas se voir, juste se crier du fond des âges et des
entrailles, s'éructer, se cracher à la face du monde comme un noyau rêche qu'on
expulse, ignorant où il tombera, ignorant ce qu'il donnera (prune, ronce, ortie,
églantine, ancolie ou fraise des bois) mais qu'on expulsera quand même, dans la
douleur et le saisissement, dans cette stupeur où tout redevient spasme.

Celles qui sont arrivées avant ne parlent qu'en mots de chair et de sang.
Revenues à l'orée, là où mère rejoint louve, terre, volcan.

Il n'y a eu, entre avant et après, entre corps lesté et corps soustrait d'une vie,
ventre plein et ventre creux, absence et présence, que ce vagissement vertigineux, qui
assourdit, brisant l'attente, avidité mugie à pleins poumons qui emplit la pièce, déferle
rouge devant les murs, clamant sa révolte, révoltée de colère, les poings refermés sur le
vide, agrippés à la vie.

Il n'y a eu, entre avant et après, que cette houle montée jusqu'aux yeux, puis
ravalée, cette stupeur, cette aphasie de mutique débordante de lui, qui l'éclabousse des
mots et des caresses que l'on n'ose pas encore épeler.

Le ventre désert, ce nœud maintenant, indivisible, cordon qu'on ne tranchera pas
cette fois, passerelle de l'un à l'autre, attachement de son cri à ton silence,
tous deux éperdus et faméliques.

Peut-on parler de lui sans parler sang, larmes et sondes gluantes, sans parler
perfusion, piqûres et compte-goutte, gynécologue ou liquide amniotique, aménorrhée,
maturation pulmonaire, croissance fœtale, sans prononcer les mots qui glacent (pré-
éclampsie, hypertension, placenta, examen morphologique, diabète gestationnel,
prématurité) et les silences opaques qui en disent trop long?

Peut-on dire de lui sans murmurer toxoplasmose, fréquence cardiaque et clarté
nucale, diastole, systole, flux artériel, sans blouses blanches et désinfectant, parler de lui
sans la mort, sans la peur, étrangler les calculs insensés des probabilités?

Ne garder que son cœur qui bat, le clapotis d'un poisson qui frétille, ses bonds
vivaces de grenouille. N'écire maintenant que le doigt d'un père lui servant de sucette
et son souffle endormi dans le bleu d'un rêve, la maison silencieuse autour et vos mains
en berceau.

Un sourire aux anges traverse son visage aussi mouvant que les nuages ou le
vent.

Il passe, il est en vie.
Il passe, tu es en vie.

Ecire le mot fin dans ce cahier de chair et de papier.
Et tout recommencer.

bio

Née en 1975 à Genève d'un père suisse et
d'une mère italienne, Silvia Härrï est licenciée
en lettres et enseigne l'italien et l'histoire de
l'art au collège. Elle est auteure de poèmes, de
proses poétiques et de nouvelles écrites en
français ou en italien.
Son dernier recueil poétique, *Mention fragile*, a
reçu le Prix des écrivains genevois sur
manuscrit en 2012. Il «sonde l'effritement, la
disparition, la perte et la nostalgie à partir d'un
événement aussi banal que prosaïque: un
déménagement», écrivions-nous (*Le Courrier*
du 22 février 2014). Entre inventaire et
questionnement existentiel, déconcertante
douceur et violence des images, Silvia Härrï y
fait l'état des lieux, littéral et symbolique,
d'une vie prise à son point de basculement.
Les textes que nous présentons ici sont issus
d'un travail en cours dans lequel l'auteure
aborde, par touches successives et sous
différentes lumières, le thème de la maternité
dans un langage qui sonde la frontière entre
fragment, récit et journal, prose et poésie.

APD

photo PHILIPPE PACHE



biblio

Mention fragile

Poésie, couverture et trois illustrations de Fausto
Cennamo, Genève, Samizdat, 2013.

Loin de soi

Nouvelles, Prix Georges-Nicole, Orbe, Bernard
Campiche, 2013.

Balbutier l'absence

Poésie, Genève, Samizdat, 2010.

Sur le fil

Poésie, Ostra Vetere, Technostampa, 2006.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit
d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission
consultative de mise en valeur du livre à Genève.

Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la Ville de
Genève (département de la Culture) et de la République et canton
de Genève.